

- [Édition du 25 mars 2010 \(n°3369\)](#)

Grand format

Anne-Marie Salomon, la nouvelle Soeur Emmanuelle

Publié le 24/03/2010 à 14h57 Armelle Breton

C'est un incroyable hôpital installé dans le désert touareg, au Mali. À sa tête, une femme française atypique, Anne-Marie Salomon. Depuis 22 ans, cette religieuse et médecin partage le quotidien des nomades, avec un credo : préserver leur dignité, en les aidant à se développer, via notamment la santé et l'éducation.

-
-
-
-
-
-

[ABONNEZ-VOUS À PARTIR DE : 1€](#)

Le soir tombe sur l'hôpital de Kaïgourou, à Gossi, en pays touareg. Après les tensions de la journée, une discrète rumeur parcourt désormais le camp. Un transistor crachote ses nouvelles, les coqs poussent leur dernier chant... Quelques braseros vacillent, près des tentes où l'on s'apprête pour la nuit. Dans la pénombre, une charrette s'immobilise. Avec précaution, deux hommes et une femme en descendent une silhouette frêle dont on ne distingue que le visage, émergé d'un enchevêtrement de tissus colorés. Ils la couchent sur une natte, à même le sol, à l'entrée du bâtiment. En silence. Aucune panique, aucun débordement. D'où viennent-ils, combien de kilomètres ont-ils parcouru ? On l'ignore et quelle importance...

L'urgence ici se cale sur le pas des nomades, dans un temps et un espace aussi étirés que la brousse environnante. À la lueur de sa torche, qu'elle tient coincée dans le creux de son épaule, le Dr Salomon – ici, on ne parle que de Anne-Marie – se penche sur la patiente dont la vie semble déjà presque retirée, tant son corps est raide. En tamasheq, la langue des tribus de cette région du nord du Mali, ses proches expliquent que, depuis deux jours, elle ne peut plus manger ni parler. "Tétanos", présume la sœur, qui a repéré une plaie sur le pied de la malade. Autour d'elle, l'équipe des soignants, avec, en tête, Zado, son fidèle adjoint, regarde, écoute, enregistre le traitement à mettre en œuvre.

Fin d'une journée ordinaire à Kaïgourou, cet hôpital vraiment pas comme les autres. Pour s'en rendre compte, il faut attendre le lendemain, dans la lumière éblouissante du matin. Pas un lit à l'horizon, pas de carrelages immaculés, ni d'appareils sophistiqués. À Kaïgourou, on vient avec paquetage, famille et bêtes. Et le temps de se soigner, on vit comme au désert. Imaginez donc trois modestes bâtiments en banco – briques de terre séchée – et, autour, un campement de tentes hétéroclites mêlant peaux de bêtes, bâches en plastique ou tentures...

Des femmes pilent le mil, d'autres déambulent avec des jarres d'eau sur leur tête, pendant qu'au loin un dromadaire chaloupe, ignorant superbement l'interdiction de pénétrer dans l'enclos de l'hôpital. Sous un arbre, deux malades sont allongés, une perfusion piquée dans le bras. Plus loin, un lépreux, le pied déjà à moitié disparu, discute avec son enfant. À l'écart, un jeune homme lit, son pansement tout propre laissant entrapercevoir des chairs encore à vif. « Il est là depuis deux ans et demi déjà, explique Anne-Marie. Un accident lui a broyé la jambe et le muscle de son mollet est descendu à la cheville. Il faut attendre que les greffes de peau prennent, ensuite, on lui remontera le muscle. » Il trompe le temps avec les livres que la sœur lui apporte. Rêvant de pouvoir un jour devenir traducteur. Et puis, toujours allongée sur sa natte, la malade de la veille. Elle remue légèrement la tête et a même pu boire. Elle vit !

« **Ils sont bien ici mes malades** », s'exclame la sœur. À un Occidental nanti, habitué à une médecine de haute technicité, les moyens peuvent sembler dérisoires, et les méthodes, déroutantes. Mais, bien vite, on comprend qu'il faut laisser ses codes au vestiaire et que, dans cette zone déshéritée du Gourma – entre Sahara et Sahel –, tenaillée par la faim, et où l'espérance de vie se limite à 45 ans, Kaïgourou est une sorte de miracle. Un îlot d'humanité et de dignité dans un océan de dénuement. Avec, à sa tête, une femme hors du commun : Anne-Marie Salomon, 75 ans et une vitalité à faire pâlir nombre de trentenaires. Sur le pont de 6 heures du matin à... impossible de donner une limite, un accouchement – et il y en a 300 par an – peut la tenir debout une bonne partie de la nuit. Il faut la voir au volant de son pick-up bringuebalant sillonner les rues de Gossi, escortée par des ribambelles d'enfants scandant : « Anne-Marie Biscuit, Anne-Marie Biscuit » (surnom hérité du temps où elle distribuait de la nourriture aux réfugiés affamés). Elle houspille, elle rigole, elle commande, elle épuise même parfois. Mais on lui pardonne car, comme le confie Zado, « rien de ce qu'elle fait n'est pour elle ».

Impossible de ne pas se laisser aller à la comparaison avec une autre dame de cœur, sœur Emmanuelle : même faconde, même facétie, même volonté – pensez qu'elle a entamé ses études de médecine à 45 ans – et même énergie phénoménale... Quand on l'interroge sur la source à laquelle elle puise autant de force, cette femme de foi répond invariablement : « Dieu ! » Consentant du bout des lèvres à étayer son propos : « Dieu a besoin d'interprètes pour transmettre son message d'amour. Il a besoin de bras, de jambes... de têtes aussi. Je suis une de ses interprètes. »

Son histoire de cœur avec les habitants du Gourma remonte à 1985. À l'époque, externe en médecine (voir son portrait dans *La Vie* n° 3336, du 6 août 2009), cette sœur de la Retraite, originaire de Bretagne, atterrit en stage au centre de soin public de Gossi. Une ville perdue dans les sables, à plus de 1 000 km de Bamako. Elle y découvre les réfugiés de la sécheresse, attirés par la « mare » – entendez un lac – qui borde la ville. « Ils avaient perdu leurs troupeaux. Ne sachant pas vivre dans les agglomérations, ils se sentaient très humiliés, parqués par les autorités de l'autre côté de la mare, et attendant leur nourriture des seules

distributions d'urgence. Je leur ai promis que je reviendrai, sans autre but que de les aider à trouver des solutions pour lutter contre la misère dans laquelle ils s'enlisaient. » La sœur n'étant pas du genre à parler en l'air, elle tient promesse et, en 1988, sa thèse en poche, elle s'installe à Gossi.

Zado se souvient de leurs débuts ensemble : « Kaïgourou n'était qu'une dune de sable. On consultait sous les arbres, plantés par les missionnaires de l'Église norvégienne. Ils avaient imaginé convertir les nomades à l'agriculture, sourit-il, avec, dans les yeux, l'ironie d'un Touareg qui sait bien l'improbabilité d'un tel dessein. Les nomades sont des pasteurs, pas des cultivateurs ». Visiblement, Anne-Marie Salomon a retenu la leçon. « J'ai compris que, dans ce pays, Dieu ne me demandait pas d'agir par moi-même, mais d'être là, auprès de mes frères, pour les aider à réaliser eux-mêmes ce que seuls ils ne pouvaient entreprendre. » Et, de fait, depuis 22 ans, elle est toujours là, à accompagner de très nombreux projets de développement touchant à la santé et à l'éducation : puits, dispensaires de brousse, formations de jeunes soignants, écoles... Une nouvelle maternité ainsi qu'un petit bloc opératoire sont actuellement en chantier.

Aujourd'hui, les ONG d'Anne-Marie sont devenues le premier employeur de Gossi, salariant 21 personnes : techniciens de santé, aides-soignants, laborantin, secrétaire, matrones, chauffeur, gardiens. Une petite entreprise qui lui dévore son temps, après l'hôpital : l'urgence de récolter soutiens matériels ou financiers est une quête quotidienne. Outre son stéthoscope, la sœur ne se sépare donc jamais de son portable, instrument vital pour être au contact des donateurs – effectifs ou potentiels – en France. Les autres revenus proviennent des patients, qui doivent payer une partie des soins – toujours le respect de la dignité des personnes : 200 francs CFA la consultation (0,30 €), 5 000 francs CFA (7,60 €) pour une hospitalisation de deux mois. Les piqûres sont payantes, mais les vitamines, gratuites, comme les 6 kg de mil distribués une fois par mois aux hospitalisés ou le lait en poudre donné chaque quinzaine aux femmes enceintes et jeunes mamans. Il est midi et la file des consultations s'est singulièrement allongée.

Aujourd'hui, c'est le jour des tuberculeux. Huit nouveaux cas déjà depuis le début du mois. Visages émaciés, regards absents... « Les gens du désert ne laissent rien paraître », explique Anne-Marie. Un homme s'avance. Il a 55 ans, pèse 37,5 kg. « Tu as la mauvaise toux, lui dit la sœur, tu craches des microbes. Tu dois manger et boire tout seul. Ta maladie, il faut la soigner pendant un an, et rester ici deux mois. Sinon, on ne commence pas le traitement. » Zado traduit. L'homme est d'accord pour rester. Il est même déjà installé avec sa famille. Suit une jeune femme, si fatiguée qu'elle ne peut plus porter son bébé. C'est son mari qui le tient dans ses bras. Elle aussi a la mauvaise toux, mais rester deux mois... Dilemme pour le mari. On appelle à la rescousse Radijatou, la femme de Zado qui le connaît un peu. « Si tu veux garder ta femme, il faut la ramener », tente-t-elle de le convaincre. « Tant qu'elle n'est pas installée ici, elle n'aura pas de traitement. » L'homme et son épouse repartent ensemble, sans que celle-ci ait dit un mot. Qui sait s'ils reviendront ? Laisser sa femme ou son troupeau – qui fait vivre toute la famille – au Sahel, on mesure autrement le prix d'une vie. Dans la salle d'à côté, Aboubakrim a pris le relais de Zado et vaccine les bébés. Pleurs vite consolés par un bonbon, rires et palabres des mères, l'ambiance est plus légère.

Imaginé au départ pour les nomades, Kaïgourou est aussi devenu, au fil des ans, l'hôpital des habitants de Gossi. Et la sœur, le seul médecin à 150 km à la ronde. Toute la journée, un ballet de pirogues fait la navette d'une rive à l'autre de la mare pour amener les patients à la

consultation. Fièvres dues au paludisme, carences alimentaires, grossesses, diabète et, depuis quelque temps, sida sont les motifs de visite les plus fréquents. Certaines femmes ignorent leur âge, les grandes famines de 1973 ou de 1984 servent alors de repères : « Tes enfants, ils étaient nés à la grande famine ? », questionne la sœur. Les filles hésitent sur la date de leurs dernières règles : « C'était combien de jours avant le carême ? » Plus étonnant : « Les fourmis, elles viennent sur ton pipi ? », c'est pour dépister un diabète, nous éclaire Anne-Marie. Et quand elle suspecte un sida : « Tu es allé à Abidjan ? » Une ville où de plus en plus d'hommes échouent pour trouver du travail et contractent le virus. À Kaïgourou, on leur distribue antirétroviraux et préservatifs. Sur ce dernier point, la sœur préfère soutenir une politique réaliste de prévention que discourir sur la fidélité ou l'abstinence, dans un pays où la polygamie reste la norme. Car, en plus de 20 ans de Gossi, Anne-Marie Salomon a appris les codes et les coutumes des différentes ethnies qui se côtoient ici, elle connaît leur fonctionnement et leurs relations. Lucide sur tout, dupe de rien, elle avance en acceptant les personnes telles qu'elles sont, « Inch'Allah ».

Le muezzin a lancé son dernier appel à la prière depuis bien longtemps déjà quand Anne-Marie est de retour chez elle. Son antre, c'est une cour plantée de trois acacias et meublée de tout le nécessaire. C'est là qu'elle dort, mange, travaille, reçoit ou renvoie – sans ménagement – les importuns. Au grand air, sous le soleil ou sous les étoiles, comme ses chers nomades. Il n'y a que deux moments où elle pénètre dans sa maison en dur, quand elle s'arrête pour prier, tôt le matin et tard le soir. Alors seulement, elle semble se retirer du monde.

Un livre

J'ai choisi d'être médecin chez les Touaregs, un témoignage pour entrer dans l'intimité de cette femme de cœur, de foi et d'action. (Anne-Marie Salomon avec Jacques Duquesne et Annabelle Cayrol, Plon, 18 €).